

**Les Trois Singes**  
**Les formes discrètes de l'évanescence**  
**Ûç maymun — Turquie / France / Italie 2008, 110 minutes**  
Élie Castiel

Number 260, May–June 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58863ac>

[See table of contents](#)

**Publisher(s)**

La revue Séquences Inc.

**ISSN**

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

**Cite this article**

Castiel, É. (2009). Les Trois Singes : les formes discrètes de l'évanescence / Ûç maymun — Turquie / France / Italie 2008, 110 minutes. *Séquences*, (260), 32–33.

# Les Trois Singes

## Les formes discrètes de l'évanescence



Des âmes mortes évoluant dans un univers fictif purement cinématographique, d'une rare beauté formelle

Avec des films comme *Uzak* et *Les Climats*, et maintenant *Les Trois Singes*, Nuri Bilge Ceylan s'impose comme l'une des voix les plus illustres du nouveau cinéma turc, cinématographie nationale qui, depuis les essais remarquables de Yilmaz Güney, ne cesse de nous surprendre par son originalité, son caractère fonceur et sa pratique respectueuse des formes plurielles.

ÉLIE CASTIEL

Il y a, dans *Les Trois Singes*, film sur le non-dit et l'évanescence des sentiments, une sorte de rapport de force et, paradoxalement, d'harmonie entre la forme et le fond. Le récit est d'une simplicité foudroyante — tandis qu'un père de famille est en prison à la place d'un haut politicien, sa femme entretient une relation adultère avec ce dernier; leur fils, dépassé par les événements, porte tout le poids de ce secret sur ses épaules. Récit, à première vue, mélodramatique, *Les Trois Singes* se distingue néanmoins par son rapport au plan. À l'instar de ses films précédents, le cinéaste entretient un dialogue avec le filmé, livrant un discours à la fois intellectuel et esthétique d'une rigueur remarquable. Jamais morale du plan n'aura été aussi brillamment inspirée, car ici, cette éthique s'inscrit dans un dialogue entre un système narratif de l'intime et un esthétisme géométrique et architectural qui rappelle sans cesse le Antonioni des grands jours.

Ici, le cadre, la lumière et le plan dévoilent avec rigueur et fermeté le dissimulé, le vide et le silence. Car il s'agit surtout d'un film sur l'évanescence, sur ce qui disparaît, revient et disparaît de nouveau sans crier gare. Autour de cette proposition morale et esthétique, quatre personnages évoluent à l'intérieur et hors du champ. Victimes d'un fait divers aussi tragique qu'imprévu, leurs actes les unissent autant qu'ils les séparent. Cette caractéristique est régie par le bruit éclatant du silence, contingence sonore abstraite illustrée ou plutôt mise de l'avant par le bruit de bateaux, le cri des mouettes, le bruit de trains parcourant la voie ferrée (trop proche de la maison d'une famille jadis unie, aujourd'hui écartelée par les événements), le vent, la pluie, les nuages gris.

Le silence est aussi celui des agissements, ou mieux encore des réactions. Ce qui compte, c'est d'assumer son angoisse ou son désespoir ou de cacher son secret hors du foyer familial,

déjà affaibli : furieux du comportement de sa mère, le fils trahi fonce en voiture vers n'importe où pour crier sa rage; en contrepartie, les deux amants se rencontrent au bord de la mer, loin des regards, imposant la distance nécessaire. Ici, le plan proclame avec vigueur la légitimité du hors champ. Hors champ ou nécessité de faire évoluer les personnages dans l'univers abstrait de l'évanescent. Hors champ ou vérités et mensonges du plan.

Pour que ce traitement soit exemplaire, le cinéaste a recours à la direction d'acteurs, des âmes mortes évoluant dans un univers fictif purement cinématographique, d'une rare beauté formelle. Ils sont quatre, des visages expressifs, articulant la poésie du geste avec une énergie farouche, la force de l'expression corporelle et du visage, comme s'il s'agissait d'un dernier acte, comme pour apprivoiser leurs angoisses intérieures.

**« ... une tragédie grecque où se côtoient corruption politique, infidélité, culte de l'argent et sentiment de culpabilité. »**

Sur ce point, la séquence de séparation des amants illustre jusqu'à quel point la mise en scène peut privilégier la forme tout en respectant les codes narratifs. Peu importe les mots d'une rupture déjà annoncée. La fin d'une relation interdite se réalise sous un ciel d'orage. Le vent enterre les paroles. La nature impose sa loi à l'humain. Et pour Ceylan, il s'agit là d'un discours sur la fonction même du cinéma, sur le courage d'imposer un point de vue, d'encourager une façon autre de filmer. De redécouvrir également la puissance de la fiction, d'organiser la mise en scène selon un plan bien précis et, avant tout, de ne pas succomber aux codes qui banalisent le cinéma et le réduit à sa plus simple expression.



Un lieu aussi axiomatique que tangible, là où tout (et rien) se passe



Le fils préfère fuir

Mais en fin de compte, **Les Trois Singes** est aussi un film sur le courage et la couardise, sentiments opposés qui cohabitent ici selon une stratégie de mise en scène adroitement figulée. Si d'une part, les personnages osent aller de l'avant (commettre un acte d'adultère, accepter de l'argent sale, fuir devant l'incompréhensible), ils ne sont pas moins lâches pour autant, intériorisant leurs peurs et leurs incertitudes selon un rituel humain qui se perpétue selon une éternelle tradition. La femme implore son amant de ne pas la laisser tomber; ce dernier la rejette par pure commodité; le fils préfère fuir; et le père, la véritable victime, ne verbalisera jamais à son patron ce qui le ronge. Nous sommes devant une tragédie grecque où se côtoient corruption politique, infidélité, culte de l'argent et sentiment de culpabilité. Messages clairs comme de l'eau de roche que Ceylan expose dans une finale picturale surprenante.

Et il y a finalement un cinquième personnage : le foyer familial, lieu d'intrigues, de passions, de relations intimes, de rage, de désespoir et d'affirmation. Lieu aussi axiomatique que tangible, là où tout (et rien) se passe. Mais aussi espace qui survit aux maux et aux désordres de l'âme et des comportements. Et comme par magie, lieu où s'inventent aussi les plus probables fictions qui ont rapport avec la condition humaine.

Avec **Les Trois Singes**, Nuri Bilge Ceylan propose un film d'une extraordinaire beauté plastique, façonné tel un tableau de grand maître, imposant par la même occasion une rhétorique de l'image avec une force de persuasion qui nous fait encore croire au pouvoir subliminal et poétique du cinéma.

■ **ÜÇ MAYMUN** — Turquie / France / Italie 2008, 110 minutes — **Réal.** : Nuri Bilge Ceylan — **Scén.** : Ebru Ceylan, Ercan Kesal, Nuri Bilge Ceylan — **Images** : Gökhan Tiryaki — **Mont.** : Ayhan Ergüsel, Bora Gökşingöl, Nuri Bilge Ceylan — **Son** : Murat Senürkmez — **Dir. art.** : Ebru Ceylan — **Cost.** : Ebru Ceylan — **Int.** : Yavuz Bingöl (Eyüp), Hatice Aslan (Hacer), Ahmet Rifat Sungar (Ismail), Ercan Kesal (Servet) — **Prod.** : Zeynep Özbatur — **Dist.** : Métropole.